

Méditation

Reconnaissance

J'ai souvent abordé, dans ces méditations, le moment que nous vivons en tant que civilisation, inédit par l'ampleur des changements.

Ce moment, que j'appelle « passage » au sens fort d'une traversée sans retour, comporte plusieurs étapes, en particulier celle de l'initiation et celle de l'épreuve. Ce sont des moments intenses, longs et dangereux, pour l'individu comme pour la communauté. Mais si l'on suit les recherches des anthropologues, tout passage finit toujours par se terminer. Ainsi, une fois les étapes passées, vient la fin de la traversée et la vie reprend. Ce dernier moment s'apparente à une ouverture.

Avec l'ouverture en effet, il est temps de passer à autre chose, même si l'on porte encore les stigmates de la traversée houleuse. D'ailleurs, on porte généralement ces marques toute sa vie, alors qu'elles sont souvent invisibles pour les yeux, les grands voyageurs le savent bien.

Dans le voyage, il y a franchissement de limite et l'on ne revient pas indemne chez soi. On ne revient pas soi-même mais autre, et tout ce qu'on touchera ici désormais prendra la couleur et l'odeur de là-bas.

Mais l'ouverture, comme la fin du voyage, signifie aussi l'irréversible du retour : à la façon de ces petits objets futiles et un peu ridicules que l'on appelle boules à neige (mais dont le nom savant est « aventurine »), l'ouverture, tout en nous secouant dans tous les sens, est aussi radicale nouveauté ; les paillettes blanches ou dorées en se redéposant au fond de la boule ne reprennent jamais leur ancienne position.

A cet égard, il est éclairant de relire le beau récit des pèlerins d'Emmaüs (Luc 24, 13-32), parce qu'il correspond à cet exact moment de la reconnaissance, corollaire de l'ouverture ou de la fin du passage.

Tout commence par des joutes verbales entre deux personnages, tellement dans leur affrontement de paroles qu'ils ne se rendent pas très disponibles pour le passage qui les attend, pour le personnage qui les rejoint et qu'ils ne reconnaissent pas, même s'ils sont en route, et donc en voyage... C'est qu'ils devront d'abord passer d'un non-voir à un voir.

On connaît la suite de l'histoire : le récit des derniers événements survenus à Jérusalem par les deux amis bagarreurs à ce troisième personnage ; la lente initiation où ce dernier les entraîne, relisant avec eux les textes qui vont les éclairer, qui vont éveiller leur mémoire ; l'arrêt, le soir venu, dans une auberge et, finalement au moment du pain rompu et de la bénédiction, le temps de la reconnaissance.

Mais il ne faudrait pas mal comprendre le sens d'une telle reconnaissance : comme ultime étape du passage, elle n'emprisonne pas dans une demande de réassurance mais provoque, place hors de soi, décentré, en une exaltation heureuse. Elle indique que le passage est terminé et qu'il faut continuer à vivre.

Au musée parisien Jacquemart-André, on peut admirer l'une des interprétations du récit d'Emmaüs par le peintre Rembrandt.

Alors que je la découvre, il y a quelques années de cela, je m'attarde un long moment devant ce qui n'est en apparence qu'une simple scène d'auberge.

Les convives sont attablés, une servante s'active dans l'arrière-salle ; la scène est comme transfigurée par un effet de contre-jour pour le moins saisissant. Au premier plan la silhouette presque immatérielle du Christ se découpe, entourée d'un rayon de lumière. Derrière la table, un des deux disciples, ébahi, regarde le maître qu'il vient à l'instant de reconnaître.

Je m'arrête encore un moment, avant de me rendre compte que manque l'autre compagnon du récit et que, de la part d'un artiste comme Rembrandt, ce vide ne peut être qu'intentionnel (de fait, il est présent mais si sombre que, là encore, ce cette présence absente ne peut être que délibérée).

C'est alors que je plonge dans le temps de la re-connaissance : ce disciple, qui d'autre est-il, si ce n'est celui ou celle qui regarde le tableau, et qui devient donc disciple à son tour ? Qui d'autre est ce disciple, si ce n'est moi ?

Ainsi, malgré toutes les leçons d'exégèse préalables, il m'avait fallu ce moment de re-connaissance pour m'approprier à mon tour le récit, pour passer de l'autre côté du miroir et devenir, d'une certaine façon, disciple à mon tour.

Ainsi la reconnaissance permet d'entrer dans tous les tableaux de passage et, une fois le travail accompli (comme un travail d'accouchement douloureux et créateur à la fois), la reconnaissance permet d'en sortir aussi, car la route continue.

Isabelle Graesslé